

054

M 543

Canadiens

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 19 DECEMBRE, 1844.

No. 26.

SOMMAIRE : —LE RETOUR. (*Poésie.*)
UGOLINO.—LA FILLE DU PAUVRE. (*Littérature
Canadienne.*)—UN AMOUR SOUS LA TENTE.

Poesie.

LE RETOUR.

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué, qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !
Que de jours ont passé sur ces chères empreintes !
Que d'adiieux éternels ! que de rêves déçus !
Que de liens brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assouris qui ne répondent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse,
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieilliss qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin !
Ah ! de nos jours mortels trop rapide est la course,
On regrette la vie avant d'avoir vécu !
Et le flot qui jamais ne remonte à sa source,
Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu !

Ah ! si du moins dans nos années
Les jours perdus ne comptaient pas !
Si les jalouses destinées
Les oubliaient sous leur compas !
Mais hélas ! la mousse ou la lie
Du calice étroit de la vie
Comble également les contours !
Quand il est tari, l'homme expire ;
Les pleurs comptent pour le sourire,
Les nuits d'exil pour de beaux jours !

Je sais qu'après un long orage,
Brisé d'efforts et de douleur,

Tu fus recueilli sur la plage
Par un peuple ami du malheur !
Qu'une juste reconnaissance,
Comme une seconde naissance,
T'apprit à bénir d'autres lieux,
Qu'au sein d'une épouse chérie,
L'amour te fit une patrie
Loin des tombeaux de tes aïeux !

Cependant il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir,
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antique souvenir !
Il est doux de le voir balancer le feuillage
Du chêne couronné qui prêta son ombrage
A nos rêves au fond des bois,
Ou, comme un vieil ami dont on connaît la voix,
De l'entendre siffler sur l'herbe des collines,
Et prolonger le soir, à travers les ruines,
Les sourds murmures d'autrefois !

Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siège abandonné :
Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères,
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;
Là le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure,
Là le fils de la veuve emportait notre pain ;
Là, sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main !

Notre âme, en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ces fantômes chéris
Et s'attache aux débris de ces chères demeures,
S'il en reste au moins un débris !

A. DE LAMARTINE.